

# Premières Représentations

OPÉRA-COMIQUE : *Cavalleria rusticana*, drame lyrique en un acte, d'après Serga, musique de M. Pierre Mascagni, traduction française de M. Paul Milliet.

Je doute que le public parisien ratifie par son suffrage le succès éclatant et durable obtenu ailleurs par la *Cavalleria Rusticana*, notamment en Italie et à Vienne. Les auditeurs de la soirée d'hier n'ont éprouvé nul plaisir à cette musique bruyante et vulgaire, aussi dépourvue de personnalité que de science technique. Pour le sujet, il a paru d'imagination rudimentaire, car la peinture des mœurs villageoises de la Sicile, même très fidèle, perd ici toute saveur. Ainsi dépouillée de son attrait spécial, l'action manque d'imprévu dans ses péripéties rapides : c'est un fait divers quelconque dont le titre ne semble pas clair. Que signifie *Cavalleria rusticana* ; où est le point d'honneur chevaleresque au milieu de ces deux rustres qui se battent à coups de couteau pour une maritorne villageoise ? L'honneur chevaleresque est-il dans le duel au couteau ou dans la provocation par la morsure à l'oreille ? Vraiment y a-t-il là un trait de grand caractère ; ce n'est pas l'avis des spectateurs du Théâtre-Libre où une traduction du drame de Serga, tentée il y a trois ans, subit un accueil fort irrévérencieux.

Le succès de l'ouvrage à Rome, à Naples, dans les principales villes de la péninsule tient à ses côtés plastiques, à ses détails de mœurs locales, à une certaine chaleur dramatique, à la couleur criarde d'une musique de facile compréhension, et surtout à l'heureuse faculté d'enthousiasme des Italiens pour toutes leurs productions nationales. Quant au public de Vienne, duquel on eût pu espérer un goût plus sévère, il s'amusa de ce sujet d'opérette, de ces cadences et de ces airs qui ne différaient point essentiellement de la facture de Strauss, de Suppé et de Millocher. Par là, dura la vogue de cette *Cavalleria Rusticana* sur les bords du « beau Danube bleu ».

★

C'est le jour de Pâques, dans un village de la Sicile, sur la place de l'église, que s'accomplissent les scènes du drame. L'analyse n'en est point ardue. Torridio avant de partir au service a aimé Lola ; quand il a fini son temps, il revient au village, la belle est mariée à Alfio. Il se console de cet abandon auprès de Santuzza, une autre villageoise, qui lui témoigne de l'amour, lui en donne les preuves décisives et lui fait oublier l'infidèle Lola. Mais celle-ci est trop coquette pour laisser les amants en paix ; par ses agaceries, ses provocations, elle ne tarde point à ramener Torridio sous son joug. L'intimité de l'amant de Santuzza avec la femme d'Alfio devient la fable du village.

Lors Santuzza ardemment éprise connaît le tourment de la jalousie ; elle sent que son amant va l'abandonner, elle prie, supplie, menace l'homme qui la rudoie et ne songe qu'à sa nouvelle maîtresse. Alors, désespérée, furieuse, la pauvre conte tout au mari :

Torridio, l'infâme, a surpris ma tendresse,  
Laisant dans mon âme l'opprobre et la honte !...  
Et votre femme me prend cet homme !

Et Alfio de répondre :

En moi l'amour se change en haine.  
Je veux du sang pour un pareil affront !  
Je veux broyer dans cette main de fer  
Les lâches qui m'ont tout pris ici-bas.

Puis sur le seuil du cabaret, il provoque le trompeur en repoussant le verre de vin que celui-ci lui offre. Avant d'en venir aux mains, les deux hommes s'embrassent et Torridio mord Alfio à l'oreille droite, selon la coutume sicilienne, puis il recommande Santuzza à sa mère et court rejoindre son adversaire au bord du village. Bientôt une femme crie sur la place : « On a tué le compère Torridio ! » La foule envahit la place autour de la mère évanouie, de la maîtresse du mort tombée à terre.

Cette fable a sans doute réussi ailleurs par la simplicité enfantine, par un gros intérêt mélodramatique ; elle est un peu bien naïve pour Paris. De même, sous le ciel bleu, devant la mer bleue, parmi les mandolinistes, les violonneux, les harpistes en exercice, les chanteurs clamant à travers les carrefours, *funiculi, funicula* du matin au soir et du soir au matin, cette musique est entrée dans les oreilles comme une suite, un complément du bruit de la rue. Ici, par le froid et la brume, où nous avons accoutumé de vérifier nos sensations, de chercher les idées, un mode de pensée dans une partition, celle-ci qui se prétend drame lyrique nous a jetés dans une sorte de stupeur.

Le public de l'Opéra-Comique a-t-il jamais entendu et souffert aussi tapageuse et vulgaire rhapsodie. Il n'est point, je ne dis pas musicien français, mais élève d'harmonie au Conservatoire qui n'acheverait une composition mieux écrite, plus originale de forme, d'une inspiration

plus personnelle. Entre ces douze morceaux, chœurs, sicilienne, romance, duo, refrain, intermezzo, brindisi, je n'en sais pas un dont une ou plusieurs phrases n'aient été empruntées à quelque maître connu. Ici c'est à Verdi, plus loin à Gounod, ailleurs à Massenet, très souvent à Bizet et le morceau d'élite de cette mosaïque est le brindisi synthèse des plus étonnantes chansons à boire de café-concert. La partie chorale ne dépare point les soli ; pour la grossièreté, le vain bruit, la maladresse de l'instrumentation, cet orchestre défie toute comparaison. Assurément, les ouvrages de notre vieux répertoire que nous dédaignons le plus à présent sont d'un tout autre ordre que cette composition macaronique. A ce prix, la moindre opérette d'Offenbach serait chef-d'œuvre.

Mais je n'insisterai pas plus qu'il n'est nécessaire ni ne convient sur cette infructueuse tentative d'acclimatation. Passons à l'interprétation. Mlle Calvé exprime d'une belle voix les fureurs de la Santuzza et montre les tourments de la jalouse commère avec une véhémence très dramatique. Ce rôle fut pour elle triomphal en Italie et si les spectateurs étaient surpris par la violence de la mimique, des mouvements et de gestes, il devrait se rappeler que ces mines affectées, cette gesticulation abondante sont des traits naturels aux paysans Siciliens. L'artiste les a pris sur le vif et marqués de son mieux. Son succès personnel est d'heureuse augure pour sa rentrée l'Opéra-Comique, théâtre de ses premiers débuts. Le rôle de Lola est de peu. Il n'a point empêché que Mlle Villefroy n'y fit sonner un généreux et souple organe de mezzo qui promet une chanteuse dramatique. M. Bouvet, qui est devenu un chanteur de style, ne croit guère aux vociférations, aux attitudes chromolithographiques d'Alfio ; je comprends que M. Gibert hésite en celui de Torridio.

H. B.

## LA SOIRÉE PARISIENNE

CAVALLERIA RUSTICANA

20 janvier 1892.

Il n'est pas bien commode de dire quelque chose de neuf et de piquant sur une pièce dont on a tout dit — tout excepté du mal — entendons-nous ! et je vous assure que je n'ai pas l'intention de dénigrer ici l'œuvre d'un jeune musicien d'avenir quoique italien.

Que n'a-t-on pas raconté, en effet, de cette *Cavalleria*-météore depuis son apparition dans les cieux transalpins et sa mise en mouvement circumvolutoire ou circumvolutif (je ne sais plus au juste) par tous les firmaments du globe ?

Qui ne sait, dans Paris, qu'il se trouva dernièrement, au pays où fleurit l'oranger, un éditeur-Mécène du nom de Sonzogno, à qui vint un jour la généreuse idée d'instituer un prix de quatre mille francs pour encourager les musiciens, jeunes ou vieux, à lui apporter de bonne musique et à qui sa grandeur d'âme et ses quatre bons billets rapportèrent tout modestement un million ?

Quel est, à cette heure, en France ou à l'étranger, l'aligneur de notes qui ne rêve, en barbouillant son papier à portées, de la miraculeuse fortune de ce jeune Mascagni porté soudain au faite de la gloire dans la fleur de sa vingt-septième année ?

Où, dans quel pétrin découvrirez-vous aujourd'hui un boulanger qui, las de nourrir son mitron de fils, ne lui donne, comme Mascagni papa le salutaire conseil de se mettre pour commencer, à la tête d'une troupe d'opérette en attendant de trouver, lui aussi, son chemin de Cerignole ?

Croyez-vous sincèrement qu'il existe un ténor un tant soit peu sur les boulets, qui n'ait vu se rouvrir à ses yeux les régions bleues de l'espérance et n'ait souhaité chanter à son tour du Mascagni en lisant ce miracle de Macereta que nous contait si plaisamment, l'autre jour, notre ami Auguste Germain ?

Non, je n'essaierai de rien vous apprendre ni sur *Cavalleria rusticana*, ni sur son compositeur, à moins que vous ne vouliez prendre pour bonne cette anecdote qu'on m'a contée dans les couloirs et qui tendrait à prouver que le jeune Mascagni n'a pas seulement de sérieuses dispositions pour la musique, mais encore — vous ne vous en seriez jamais douté ! — pour les langues vivantes.

Lorsque M. Carvalho, honteux de n'avoir pas encore suivi l'exemple de ses confrères des principaux théâtres du monde, se décida, il y a quelques mois, à monter *Cavalleria rusticana*, il eut l'idée de demander à M. Mascagni en personne de venir présider aux répétitions de son œuvre. Il lui écrivit donc à ce sujet avant de rien mettre en train, lui recommandant seulement de se presser au cas présumé où il accepterait.

La réponse ne se fit d'ailleurs pas attendre, mais elle n'était pas telle que le directeur de l'Opéra-Comique avait pu l'espérer. Le maestro livournien acceptait de grand cœur la proposition qu'on lui faisait ; seulement il demandait qu'on voulût bien patienter jus-

qu'à ce qu'il eût appris le français, ce qui ne devait pas lui prendre, à son estimation, plus de cinq ou six mois.

M. Carvalho admira fort les extraordinaires capacités intellectuelles que révélait, chez M. Mascagni, une si belle confiance en soi, et je crois même, lui en fit son compliment par lettre;... mais il préféra ne pas attendre, fut-ce si peu, et mit de suite la pièce sur le chantier.

Et voilà pourquoi M. Mascagni, qui devait ne pas assister à la première de sa *Cavalleria* à Paris n'aura pas eu non plus la consolation de l'avoir au moins mise lui-même sur la scène de l'Opéra-Comique.

L'événement artistique que demeurait, en dépit de tous les retards, la venue chez nous de cet ouvrage à réputation déjà faite et surfaite, se doublait de la rentrée d'une artiste qui attendait avec impatience cette occasion de réparaître devant un public dont rien n'avait pu lui faire oublier les bravos. Nous voulons parler de Mlle Calvé, jadis tant applaudie dans l'avant-dernière reprise de *Lalla-Roukh* et qui vient de se montrer, en *Santuzza*, aussi capable d'interpréter un rôle tragique que de comprendre la poésie d'une héroïne de Félicien David.

Quant à M. Bouvet, qui jouait Alfio, est-il bien utile de répéter qu'il a eu son succès habituel et que s'il n'a pas tout à fait écrasé ses autres partenaires, c'est moins de sa faute que de celle de M. Gibert et de Mlles Vuillefroy et Pierron, tous trois acteurs de taille à se défendre.

N'oublions pas M. Danbé, l'excellent chef d'orchestre et, pour finir, félicitons — puisque nous sommes chez nous, — M. Mascagni du succès qui vient de consacrer son œuvre et mettre le comble au bonheur d'un homme qui n'avait déjà presque plus rien à désirer, n'étant pas banni de l'Etat de Gènes et ayant même le droit de porter le nom de Pietro.

BICOQUET.